

Pour une Europe souverainement verte

L'Union européenne existe mais c'est avant tout, une Europe économique. Une Europe des valeurs n'existe pas encore.

De fait, aujourd'hui, notre premier rapport au monde est financier : l'argent est la mesure de toute chose. Aussi la première formulation de la question existentielle est celle de savoir : Comment faire de l'argent ?

Plus précisément : comment en gagner le plus possible ? comment en perdre le moins ?

La première question serait de préférence celle des élites, la seconde serait plutôt celle du reste de la population que l'on tend à ne faire exister que dans un rapport distributif, et donc pour finir, dans un rapport de clientélisme, donc de dépendance par rapport à une élite qu'elle soit de droite ou de gauche.

La dérive des élites pour gagner le plus possible est d'utiliser le capital intellectuel et les secrets de fabrication pour produire à l'étranger à plus bas coût : il en résulte des gains supérieurs et une capitalisation boursière sans cesse augmentée liée à ses gains de production ce qui permet un renforcement financier sans partage.

La dérive du reste de la population pour perdre le moins possible d'argent surtout s'il est issu de la logique distributive, est de pouvoir acheter le plus au moins cher possible. Cette logique inscrit la population dans une dépendance des produits fabriqués à l'étranger et à une négligence des produits intérieurs. Dans le même temps, la recherche des coûts de production les plus bas déplace le travail local, fait perdre les compétences et en vient à priver la population de ses appareils de production comme si toute la société prenait le risque de devenir rentière.

Au final, les écarts se creusent entre des élites qui sont dans une logique d'accumulation financière et la population dans une logique d'accumulation d'objets. La dérive des élites et celle de la population profitent à des tiers extérieurs surtout s'ils ont l'intelligence de s'approprier les secrets de fabrication qui les avaient faits dans un premier temps "esclaves" ou "ouvriers de l'Occident".

C'est devant cet aveuglement collectif, parallèle à un abandon d'une souveraineté numérique et pharmaceutique que doit aussi être prise en compte une superstructure culturelle qui enferme tous les acteurs dans leurs dérives respectives. Cette superstructure culturelle est à l'oeuvre depuis la fin de la seconde Guerre Mondiale : elle a pour fondement non pas une religion mais une philosophie, celle de l'existentialisme. L'existentialisme a pour dogme la proclamation de l'absence de toute essence humaine, il autorise du coup la projection d'un individualisme généralisé : chacun doit s'inventer, se donner à soi-même ses propres valeurs. La conséquence sociale est la mise en avant d'un individualisme forcené qui conduit à un esprit libertaire qui libère tous les désirs ce qui s'accorde bien avec le libéralisme économique : une société de célibataires consommera plus qu'une société constituée de familles. Au final, on peut dire qu'on assiste de façon paradoxale, sous le couvert d'une extension vers plus de liberté et d'égalité, à une véritable dérégulation sociale qui conduit à un consumérisme généralisé, à une marchandisation de tous, végétaux, animaux, y compris les humains.

La superstructure culturelle qu'a induit l'existentialisme, a un autre effet majeur dont l'impact n'apparaît concrètement qu'aujourd'hui, à savoir que l'existentialisme a commandé une distanciation absolue par rapport à l'environnement naturel ce qui permet son exploitation sans aucun frein. Le fondement de ce positionnement se trouve dans l'affirmation que la vie est absurde, que l'homme est un étranger à son environnement, qu'il est jeté dans un monde naturel qui lui est totalement indifférent.

Par ailleurs, une telle superstructure culturelle soutient le déploiement sans limite de la technoscience au point de nous faire oublier son impact sur la machine climatique.

Face à l'urgence climatique, il n'y a d'actions efficaces possibles que *via* une vision systémique crédible qui devra s'imposer dans un monde de communications morcelées et éclatées, amplifiées par la babélisation des réseaux sociaux.

Il est malheureusement possible que dans l'inconscient collectif des populations, la perception de cette évolution chaotique provoque la recherche de solutions simples et rapides qu'offrirait le discours d'un homme providentiel. La réaction d'un inconscient collectif peut être une hypothèse discutable. Cependant ce qui tend à valider ce concept d'inconscient collectif, est le concept d'identité. Le concept d'identité se construit par rapport au constat que l'humain se construit toujours par rapport à une image de lui-même qui lui donne une unité relative mais toujours flottante. Dans un environnement social où il y a une équivalence et une confusion générale des rôles, des genres et des statuts autochtone/étranger, les identités personnelles des individus sont mises en question et fragilisées, ce qui conduit à des réactions identitaires fortes et violentes dont peuvent s'emparer des individus opportunistes avec le slogan fort "Je vais vous simplifier la vie que les autres vous compliquent." Et voilà le retour des dictateurs, des dieux et des monstres...

Seule l'urgence d'un discours sur les limites face à ce qu'on pourrait appeler un "progressisme" individualiste qui n'a plus rien de démocratique, peut empêcher l'écroulement de tout un système, y compris celui de sa gestion technique. Seule une introduction graduelle d'un dimanche vert (sans voiture, etc.) peut nous épargner une somme incommensurable de souffrances. Dans une véritable Europe culturelle, nos sociétés accepteront de consacrer un jour de sobriété pour tenter vivre autrement avec une autre technoscience dans une reconnexion plus étroite aux rythmes de la nature vivante.

14 mars 2020
Bernard Spee